

### TABLEAU

DE LA NAISSANCE DU PROTESTANTISME

TIRÉ

De l'histoire des variations des Eglises

Protestantes.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520. Cependant les doctrines de Luther continuaient à rencontrer de terribles adversaires, même parmi ceux qui avaient entrepris, à son exemple, de réformer l'Eglise. Carlstadt, qui avait la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, avait trouvé deux ardens défenseurs dans Zuingle et Ocolampade. Le premier était pasteur de Zurich, et fut habile à exposer d'une manière claire et précise ses sentiments dont la hardiesse ne connut point de bornes. C'est lui qui, peu avant sa mort, adressa à François Ier une confession de foi, dans laquelle il plaçait autour de Jésus-Christ dans le ciel les dieux du paganisme avec les saints de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Ocolampade était tout ensemble plus modéré et plus savant. On voit dans une lettre qu'il écrivit à Erasme, dans sa jeunesse, des marques d'une piété aussi affectueuse qu'éclairée. Des pieds d'un ecclésiastique, devant lequel il avait accoutumé de faire sa prière, il écrivit à Erasme des choses si tendres sur les douceurs ineffables de Jésus-Christ, que cette pieuse image retraçant vivement dans son souvenir, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché. Cependant, ô faiblesse humaine, et dangereuse contagion de la nouveauté ! Il sortit de son monastère, prêcha la réforme à Bâle, où il fut pasteur ; et, fatigué du célibat, comme les autres réformateurs, il épousa une jeune fille dont la beauté l'avait touché. C'est ainsi, dit Erasme, qu'ils se mortifient ; et il ne cessait d'admirer ces nouveaux apôtres, qui ne manquaient point de quitter la profession solennelle du célibat, pour prendre des femmes, un lieu que les vrais apôtres de Notre-Seigneur, selon la tradition de tous les siècles, afin de n'être occupés que de Dieu et de l'Evangile, quittaient leurs femmes pour embrasser le célibat. "Il semble, disait-il, que la réforme aboutisse à défrayer quelques moines et à marier quelques prêtres ; et cette grande tragédie se termine enfin par un événement tout à fait comique, puis que tout finit en se mariant, comme dans les comédies."

Rien n'est plus curieux que de voir Luther d'un côté, soutenant la présence réelle, et de l'autre, Zuingle et Ocolampade cherchant à la ruiner. De part et d'autre ils se lancent des traits terribles ; les objections, proposées par un parti, sont à l'instant mis en poudre par l'autre, pendant que l'Eglise catholique, forte de la vérité qu'elle possède, tient la vraie clef du mystère, et triomphe non-seulement des uns et des autres, mais encore des uns par les autres. (1)

Depuis l'an 1520 jusqu'à l'an 1537 (2). Au milieu de ces démêlés on se préparait à la célèbre diète d'Ausbourg, que Charles V avait convoquée pour remédier aux troubles que le nouvel évangile causait en Allemagne. Ce fut Melancthon qui, de concert avec Luther son maître, composa au nom de tout le parti, la confession de foi qui y fut présentée. Les questions de la présence réelle, de la justification et du mérite des bonnes œuvres, y furent successivement traitées, mais non pas d'une manière irrévocable, puisque la confession de foi elle-même subit depuis des modifications notables, et que Melancthon fut obligé d'en faire une apologie, qui fut également souscrite par les luthériens, et où il changeait beaucoup de choses, comme il le dit lui-même, selon que les circonstances semblaient le demander ; il ajoute même, qu'il en eût changé beaucoup plus, si ses compagnons ne lui eussent permis. Entre autres propositions étranges, on lit dans la confession de foi d'Ausbourg cet article qui doit être un véritable scandale pour les protestants d'aujourd'hui : "Il faut retentir dans la confession l'absolution particulière ; c'est une erreur de la rejeter ; cette absolution est un sacrement véritable et proprement dit ; et la puissance des clefs remet les péchés non-seulement devant l'Eglise, mais encore devant Dieu."

(1) Il faut voir toute cette dispute dans l'histoire des variations.

d'un testament. Ils se criaient l'un à l'autre : tout est clair, et il n'y a qu'à ouvrir les yeux sur cette évidence de l'écriture. Luther ne trouvait rien de plus hardi ni de plus impie que de nier le sens littéral ; et Zuingle ne trouvait rien de plus absurde et de plus grossier que de le suivre. Erasme, qu'il voulait gagner, leur disait, avec tous les catholiques : "Vous en appelez à la pure parole de Dieu, et vous croyez en être les interprètes véritables : accordez-vous donc entre vous, avant de vouloir faire la loi au monde ! Quelque mine qu'ils fissent, ils étaient honteux de ne pouvoir tomber d'accord, puis pensant tous au fond de leurs cœurs ce que Calvin écrivit un jour à Melancthon, qui était son ami : "il est de grande importance qu'il ne passe aux siècles à venir aucun soupçon de divisions qui sont parmi nous, car il est ridicule au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, qu'après avoir rompu avec tout le monde, nous nous accordions si peu entre nous dès le commencement de notre réforme (1)."

CHAPITRE II.

Depuis l'an 1530 jusqu'à l'an 1537 (2).

Est-ce au démon qu'il faut attribuer les nouveaux principes de Luther, au sujet du mariage chez les chrétiens ? Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, voici ce qui se passa vers le même temps, dans l'église réformée. Philippe, landgrave de Hesse, était un des plus fermes appuis du protestantisme naissant ; et, par le besoin qu'on avait de lui dans le parti, on l'exempta d'une chose dont il n'y avait point d'exemple parmi les chrétiens : ce fut d'avoir deux femmes à la fois ; et la réforme ne trouva que ce seul remède à son incontinence. Ce prince sollicita lui-même cette permission, en entrant dans les détails les plus honteux ; il déclara qu'il ne veur ni ne veut changer de vie. Il rapporte les raisons qui lui persuadent que la polygamie n'est pas défendue sous l'Evangile, et ce qu'il y a de plus mémorable, c'est qu'il dit savoir "que Luther et Melancthon ont conseillé au roi d'Angleterre de ne point rompre son mariage avec la reine sa femme, mais avec elle d'en épouser encore une autre." C'est là un secret que nous ignorons ; mais un prince si bien instruit dit qu'il le sait, et il ajoute qu'on lui doit

(1) La postérité ne pouvait ignorer ces divisions de la réforme naissante, et elle doit maintenant en conclure que, si l'unité dans la foi est un des caractères assignés par Jésus-Christ et ses apôtres à la véritable Eglise, ce caractère ne se trouve pas dans l'Eglise protestante ; c'est pour cela sans doute que les apologistes de la réforme affectent de regarder aujourd'hui l'unité dans la foi comme une chose fort secondaire, et où ne se trouve pas pour eux la question capitale. L'Eglise catholique au contraire se retranche dans l'unité ; d'abord, parce qu'elle voit clairement dans l'écriture que Jésus-Christ a voulu établir l'unité parmi ses disciples, et ensuite parce qu'elle possède réellement ce précieux avantage.

(2) Il correspond aux livres III, IV et VI de l'histoire des variations.

CERTAIN VERTU SECRÈTE, comme les magiciens en attribuent aux constellations. En ce même temps un petit écrit de Luther mit en rumeur toute l'Allemagne. Il y déclarait en termes formels, que, "si d'abord il avait soutenu qu'on ne devait pas prendre les armes pour la cause du nouvel Evangile, il changeait d'avis maintenant, et que dans un temps si fâcheux on pourrait se voir réduit à des extrémités, où non-seulement le droit civil, mais encore la conscience obligerait les fidèles à prendre les armes, et à se lever contre tous ceux qui voudraient leur faire la guerre, et même contre l'empereur." (1)

Ce fut donc un point résolu dans la nouvelle réforme, qu'on pouvait prendre les armes et qu'il fallait se lever. La guerre s'émut bientôt en Suisse, entre les cantons catholiques et les protestants. Les derniers, quoique plus forts, furent vaincus ; Zuingle, pasteur de Zurich, fut tué dans une bataille ; et ce dispute emporté sut montrer qu'il n'était pas moins hardi combattant. Sa mort fut suivie de celle d'Ocolampade. Luther dit qu'il fut acablé des coups du diable, dont il n'avait ; u soutenu l'effort, et les autres, qu'il était mort du chagrin que lui causait tant de troubles. Peu après, Luther publia ce livre contre la messe privée, où se trouve le fameux entretien qu'il avait en autrefois avec l'ange de ténèbres, et où, forcé par ses raisons, il abolit, comme impie, la messe qu'il avait dite durant tant d'années avec tant de dévotion, s'il faut l'en croire. C'est une chose merveilleuse, de voir combien sérieusement et vivement il décrit son réveil en surant au milieu de la nuit ; l'apparition manifeste du diable, pour disputer avec lui ; la frayeur dont il fut saisi, sa sueur, son tremblement, et son horrible battement de cœur dans cette dispute. "Je sentis alors, dit-il, comment il arrive si souvent qu'on meure subitement vers le matin ; c'est que le diable peut tuer et étrangler les hommes ; et, sans tout cela, les mettre si fort à l'étroit par ses disputes, qu'il y a de quoi en mourir. Comme je l'ai plusieurs fois expérimenté." Il nous apprend, en passant, que le diable l'attaquait souvent de la même sorte ; et à juger des autres attaques par celle-ci, on doit croire qu'il avait appris de lui beaucoup d'autres choses que la condamnation de la messe.

Est-ce au démon qu'il faut attribuer les nouveaux principes de Luther, au sujet du mariage chez les chrétiens ? Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, voici ce qui se passa vers le même temps, dans l'église réformée. Philippe, landgrave de Hesse, était un des plus fermes appuis du protestantisme naissant ; et, par le besoin qu'on avait de lui dans le parti, on l'exempta d'une chose dont il n'y avait point d'exemple parmi les chrétiens : ce fut d'avoir deux femmes à la fois ; et la réforme ne trouva que ce seul remède à son incontinence. Ce prince sollicita lui-même cette permission, en entrant dans les détails les plus honteux ; il déclara qu'il ne veur ni ne veut changer de vie. Il rapporte les raisons qui lui persuadent que la polygamie n'est pas défendue sous l'Evangile, et ce qu'il y a de plus mémorable, c'est qu'il dit savoir "que Luther et Melancthon ont conseillé au roi d'Angleterre de ne point rompre son mariage avec la reine sa femme, mais avec elle d'en épouser encore une autre." C'est là un secret que nous ignorons ; mais un prince si bien instruit dit qu'il le sait, et il ajoute qu'on lui doit

(1) Si l'Eglise eût eue ces principes dans les trois premiers siècles, elle aurait sans doute compté moins de martyrs.

d'autant plus accorder ce remède qu'il ne le demande que pour le salut de son âme, attendu qu'il ne veur et ne veut se tirer des lacets du démon que par cette voie.

Après, il les assure "qu'il ne faut pas craindre que ce second mariage l'oblige à maltraiter la première femme ou même à se retirer de sa compagnie, puisqu'au contraire il veut, en cette occasion, porter sa croix, et laisser ses états à leurs communs enfants. "Qu'ils m'accordent donc, continue ce prince, au nom de Dieu, ce que je leur demande, afin que je puisse plus gaîment vivre et mourir pour la cause de l'Evangile, et entreprendre plus volontiers sa défense ; et je ferai de mon côté tout ce qu'ils m'ordonneront selon la raison ; soit qu'ils me demandent les biens des monastères, ou d'autres choses semblables."

(A continuer.)

### CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 9 mai 1852.

M. le Rédacteur,

J'ignore encore quel cri d'effroi les aigles ont fait retentir dans les airs, mais plus nous approchons de la grande fête nationale du 10 mai, plus l'inquiétude augmente chez certaines personnes. On dirait qu'une immense révolution plane au-dessus de notre tête. J'ai beau regarder, beau chercher, beau interroger, je ne vois rien qui puisse légitimer ces craintes. Mais vous savez comme moi que la peur ne raisonne pas ; elle agit en aveugle. En attendant que le plus ou moins grand événement s'accomplisse et que les derniers échos du canon d'allégresse aient parvenu jusqu'à nos oreilles, en attendant que je me réveille sujet d'un vaste empire, permettez-moi de passer outre et de vous parler de quelques actualités.

La dernière loi sur la presse semble devoir produire l'effet qu'on en attendait ; tout le monde en France se lasso de lire les journaux, moi le premier. Aussi vous ne sauriez croire quelles grimaces et quels prodigieux efforts de courage je suis obligé de faire pour lire quelques lignes d'une feuille périodique. Ah ! c'est que les beaux jours de la presse sont passés ; cette despotique et terrible souveraineté qui a régné et gouverné pendant plus de vingt ans est bien déchue de sa splendeur et de ses prestiges. Il n'y a plus que les politiques quand même et ceux qui sont obligés de les lire qui le font. Aussi, il faut voir combien de ces infortunés journaux, après avoir fait d'incroyables efforts pour prolonger leur existence, tombent morts dans leur course. Parcourez les colonnes de quelques-uns des derniers survivants, et chaque jour, vous pourrez lire : "tel journal après tant de mois de vigoureux efforts, a cessé d'exister." Du train que vont ces pauvres diables, je ne désespère pas de voir arriver le jour où il n'y aura plus qu'un seul journal par département, comme pendant le bon vieux temps de l'empire.

La liberté de la presse est une bien belle chose, Monsieur, mais on a tant abusé depuis longtemps, tant de sentiments de prudence, de respect, d'irréligion, de matérialisme, ont paru sous toutes les formes, que je suis content de voir que toutes les turpitudes, toutes les erreurs ne se produisent plus au grand jour dans les journaux. Il est vrai que jusqu'à présent le gouvernement n'a fait les choses qu'à demi ; s'il baillonne la presse et qu'il ne lui laisse dire que des choses raisonnables, il

semble d'autre part avoir fermé les yeux sur toutes ces publications immondes qui pullulent partout. Toutes les nouvelles politiques qui se publient dans les colonnes des journaux sont sévèrement passées en revue, mais le feuilleton-roman qui maintenant est dégagé de tout impôt, mais toutes ces livraisons à bon marché renferment bien du poison dans toutes leurs pages. M. Eugène Sue est redevenu l'auteur à la mode pour les romans feuilletons. Il a repris plus que jamais sa propagande immorale et anti-sociale. Et c'est le journal *Le Siècle* qui s'est fait l'éditeur de tout cela.

Il vient de publier un roman qui a fait fureur et qui a pour titre : *Les sept péchés capitaux*. La dernière partie surtout a beaucoup diverti une certaine classe de lecteurs. M. Sue l'avait consacrée à la *gouvermandise*, et le héros de cette partie est un prêtre, bien entendu. Prêtre, Jésuite et enqunin, jamais M. Sue ne se déla. La composition, la direction et le style de cet ouvrage sont dignes d'idées et des sentiments qui l'ont inspiré. C'est la plus grande décadence littéraire possible, c'est une honte flagrante pour une nation qui tolère de tels écrits. Il serait bien à désirer que le gouvernement ouvrit sérieusement les yeux sur ces tristes abus et y remédiât d'une manière aussi prompt qu'énergique.

Les décrets commencent à se relâcher de leur abondance ; ceux qui paraissent sont insignifiants et passent inaperçus. Les choses reprennent peu à peu leur cours ordinaire ; il n'y a plus rien à dire dans cette politique, qui devient terne parce qu'elle est dépourvue de toute passion et de toute pèripètie ; le Sénat ne ressemble pas mal à un comité de bons bourgeois qui discutent nonchalamment dans un salon les quelques petites affaires locales qui peuvent les intéresser. Le corps législatif fait peu de lois par la bonne raison qu'il n'y en a presque plus à faire. Dans six semaines à peu près, tous les membres de ce corps regarderont leurs foyers domestiques et tout sera dit. On n'en verra plus pendant neuf mois.

Tout paraît bien calme ; les choses gouvernementales semblent aller à souhait. On fait-on de l'opposition ? On parle-t-on de mettre le président en suspens ? Personne n'ose le faire, du moins ouvertement. L'élément terrible et menaçant ne gronde plus, les anarchistes sont complètement décapés. D'où vient donc alors que les affaires sont toujours stagnantes et que la confiance a tant de peine à remonter ? Ceci est un secret que Dieu seul connaît, car, malgré tous leurs efforts les hommes n'ont pu venir à bout de définir cela. Le mal était bien grand, la société bien bouleversée, l'esprit révolutionnaire profondément enraciné dans notre sol, c'est probablement ce qui est cause de ces craintes insaisissables. Les constants efforts du gouvernement doivent tendre à détruire cet esprit révolutionnaire qui a exercé tant de ravages. Longtemps il a semblé qu'il n'existait plus, mais il paraît que dans certains départements, il se fait de faire le mort, le harcèlement à l'égard de la liberté de la presse. Le gouvernement a bien entendu et il paraît à l'outrance les sociétés secrètes, mais il ne fait pas attention que certains taveaux, certains cabarets sur lesquels la police n'a pas assez les yeux, ne sont autre chose que de mauvais clubs où des hommes pervers et égarés viennent apporter leurs préjugés, leurs opinions les plus erronées et les plus monstrueuses. Nul gouvernement n'est possible quand, au dessous de lui, des milliers d'individus conspirent à sa ruine. Qu'on aille dans de nombreux cabarets, qu'on écoute les

↳ Voir la 4e page.

## FRUSTRON.

### LE MONTAGNARD

OU LES

### DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

### CHAPITRE HUITIÈME.

Suite.

—Allons donc ! si on en mourait, je serais mort depuis longtemps. Pendant que la jeune fille rentrait dans le cabinet où elle couchait, Jacques commençait déjà à débarrasser Dominique de ses vêtements. Celui-ci se laissa faire comme un enfant. —Allons, mon camarade, dit le portier en prenant Dominique par le bras, il s'agit d'aller au lit le plus directement possible. En route ! Quelques minutes après, le vieux soldat était dans son lit. Aussitôt qu'il eut la tête sur son traversin,

il ferma les yeux. Ce n'était pas du sommeil, c'était un assoupissement qui pesait sur son cerveau comme une masse de plomb.

—Vlà qui est fait, mam'zelle Madeleine ; demain matin il se réveillera sage comme une image. Pour plus de sûreté, ma femme va vous monter un peu de thé que vous tiendrez au chaud.

—Je vous remercie bien, monsieur Jacques, dit la jeune fille.

—Du tout, mam'zelle, vous êtes une brave fille, et votre père un brave homme.

Le portier descendit en fredonnant un air bachique qu'il affectionnait.

Le lendemain matin, huit heures étaient sonnées quand Dominique se réveilla de ce sommeil pesant et douloureux que donne l'ivresse.

—Madeleine était auprès de son lit. La pauvre enfant avait été très inquiète toute la nuit, car l'agitation de son père, le frisson presque convulsif qui le prenait parfois, les mots sans suite qui erraient sur ses lèvres, tantôt comme des supplications, tantôt comme des menaces, tout l'éclaircissait.

Le jour commençait déjà à poindre, lorsque, étonnée de fatigue, elle s'était un peu endormie.

Le vieux soldat venait de se lever sur son séant ; il promenait autour de lui des regards indécis, et son cerveau avait peine encore à rallier une pensée. Il passa ses mains sur son front et le long de ses tempes, car sa tête était brûlante.

Il aperçut Madeleine.

—Bon jour, Madeleine lui dit-il, en lui tendant la main. J'ai été bien malade cette nuit. Pardonne-moi, mon enfant... je me rappelle... maintenant bien ; j'ai bien dû t'effrayer, ma pauvre chérie.

—J'avais si peur que tu fusses malade, père. —Que s'est-il donc passé ?... Tout cela bouillonne dans ma tête comme une pensée affreuse. A quelle heure suis-je rentré, hier soir ?

—Il était neuf heures ; tu étais bien pâle ; le portier te conduisit...

—Et je n'ai rien dit, interrompit Dominique avec inquiétude.

—Tu as dit : Nous sommes cent mille... —Devant le père Jacques ?... —Où, père.

—Ah !. Et puis ?... —Tu as parlé de belles robes.

—C'est bien cela, c'est bien cela, murmura à demi voix le soldat. Je n'ai rien dit autre chose ?

—Des mots entrecoupés, des phrases sans suite, des exclamations qui me faisaient bien peur !... Une fois, père, tu t'es levé sur ton séant, et tu as crié en frappant sur ton lit : c'est bien lâche !... c'est bien lâche !...

—Est-ce qu'il te serait arrivé quelque chose de malheureux ?

—Non, Madeleine, tu sais ! les rêves... ça ne veut rien dire... J'ai eu la fièvre cette nuit, c'est sûr, voilà pourquoi j'ai tant parlé ; voilà pourquoi j'ai été si agité.

Et Dominique se laissant retomber sa tête sur son traversin, ne prononça plus un mot.

Une de ses mains serait son front, comme s'il eût voulu l'interroger sur ce qui s'était passé la veille, et l'on comprenait au mouvement de ses lèvres qu'il parlait tout bas à sa pensée et à ses souvenirs.

—Laisse-moi, ma petite Madeleine, dit-il tout à-coup, je vais me lever.

—Madeleine s'approcha du lit et tendit son front à son père.

Celui-ci l'embrassa et vit deux larmes qui coulaient le long de ses joues.

—Tu pleures, mon enfant, lui dit-il avec une émotion triste, et en appuyant ses moutaches blanches sur les cheveux de la jeune fille, tu pleures ; tu es malheureuse, n'est-ce pas ? nous sommes si pauvres !

—Oh ! ce n'est pas cela, mon père.

—Mais, je l'assure, mon enfant chéri, qu'il ne m'est rien arrivé. Au contraire, nous aurons de l'argent ; je le crois, du moins, cet homme m'a bien promis.

—Il était bon ?

—Oui, bon... très bon !... Je ne veux pas que tu pleures ; embrasse-moi.

La jeune fille essuya vivement ses yeux et se mit à sourire ; mais ce sourire était tout humide des larmes que la pauvre enfant venait de verser.

Elle alla dans le petit cabinet qui servait de chambre à coucher, ouvrit sa fenêtre et émietta un peu de pain sur le toit pour ses petits oiseaux.

Pendant ce temps, Dominique s'était levé. Il se rappelait bien la scène du cabaret, le tableau sombre de toutes les misères que lui

avait fait le major Lipardeau, ses cris d'indignation, de menace contre les orgueilleux bourgeois du peuple, puis tout disparaissant de sa pensée au milieu d'un chaos confus.

—Mon Dieu !... mon Dieu !... murmura-t-il en prenant sa tête dans ses mains, que s'est-il donc passé ? Le major était penché sur moi, les yeux enflammés, le visage terrible... je le vis encore... que me disait-il ?... que m'a-t-il mis dans la main ?... Oh ! ma tête !... ma tête !... Cet homme m'a parlé comme un parlerait le démon !... Ne m'a-t-il pas présenté un papier ?... Oui... oui... mais qu'y avait-il sur ce papier ?... ah ! l'ivresse !... l'ivresse !... C'est la dégradation de l'homme.

Et il se frappa le front de son poing fermé avec un mouvement inexprimable de dédaigneuse colère.

Il y eut alors dans la pauvre mansarde du vieux soldat un long moment de silence. De temps en temps seulement on entendait des mots à peu près inintelligibles. C'est la voix de Madeleine appelant sur les toits les petits oiseaux.

Dominique releva la tête d'un mouvement brusque, et marchant avec agitation, il se remit à parler tout haut.

—En interrogeant encore Madeleine peut-être pourrai-je savoir... les mots qu'elle ne comprend pas, je les comprendrai, moi... ils m'ont peut-être les souvenirs qui m'échappent.

—Madeleine !... Madeleine !

—La jeune fille accourut.

—Ecoute, lui dit le soldat, je voudrais bien